

10 Janvier
1946

Un théâtre français d'avant-garde en Allemagne



POUR sauver le théâtre, il faut le détruire : il faut que tous les acteurs, toutes les actrices meurent de la peste. Par eux, l'atmosphère est viciée, l'art impossible. Ces paroles mémorables d'Eleonore Duse me reviennent à l'esprit tandis que j'assistais à Baden-Baden, dans ce « Petit Théâtre » qui est l'un des plus jolis du monde (œuvre d'ailleurs d'un architecte français), un spectacle donné par « Le Rideau de Feu ».

Enfin, des acteurs qui semblent faire passer la gloire avant la gloriole, le souci de l'œuvre avant celui de « moi, je ». Comment ce miracle eût-il pu s'accomplir ? C'est que, l'ainé d'entre eux n'ayant pas vingt-cinq ans, il est encore la pureté, l'exhaussement de l'adolescence. C'est qu'ils vivent, comme dans une île déserte, à une douzaine de kilomètres de Baden, aux confins de la Forêt noire, dans une ville isolée où ils ne cessent de répéter que pour entendre du Bach et du Mozart interprétés par un quatuor formé de quatre premiers prix du Conservatoire, ou pour fendre du bois, ou travailler eux-mêmes à leurs décors, à leurs costumes. C'est parce qu'ils ne sont pas hantés du souci de voir leur nom ou leur figure dans les journaux. Parce que enfin, aucun d'entre eux n'imagina que la pièce a perdu toute son importance à partir du moment où il n'est plus lui-même sur la scène. Libérés de toute sorte d'entraves, mais soucieux de toutes les exigences qu'impose la qualité, ils ont retrouvé ce qui manque trop souvent à notre art dramatique : le sens de la grandeur.

Cette troupe du « Rideau de Feu » dépend directement du général de Montabert. C'est lui qui avait souhaité, pour le 25 décembre, un spectacle de haute qualité, prélude à la messe de minuit. Voici le programme qu'il accepte :

Adagio du Quatuor de Darius Milhaud, Bethsabé, traité d'André Gide.

Premier mouvement du Quatuor de Fauré.

Le Retour de l'enfant prodigue, traité d'André Gide.

Prélude et Fugue de Bach, transcrite pour trio à cordes de Mozart.

Le Cantique des cantiques, pantomime de Marceau.

Chant de marche de Noël, de Paul Claudel.

Contra Alt pour Noël, livret de Jacques Rastier, musique de Serge Collet.

Final du Quatuor de Jean Francaix.

Les Trois Messes basses, d'Alphonse Daudet, musique d'accompagnement de Serge Collet.

Il est piquant de constater que l'armée peut être un mécène royal et susciter des initiatives dont peuvent résulter des transformations profondes.

Ce que l'on appellerait en langage de théâtre un spectacle coupé fut, en réalité, le plus uni des spectacles, car chaque morceau, la musique elle-même, contribuaient à former un ensemble extrêmement dense et ininterrompu : pas d'entr'acte. Il y a longtemps que l'on parle de la suppression de l'entr'acte qui annule en cinq minutes l'envoûtement de la scène. « Le Rideau de Feu » réussit à l'imposer. Deux heures passent comme un souffle, prises dans un mouvement qui s'allège et s'accélère progressivement.

Le décor et les costumes

Un seul décor : des arcs en plein cintre peints en noir et vert brunés sur un peaufant de trois marches se détachent sur un fond été, lumineux. Un siège, une couche, c'est tout. Des costumes de coloris magnifiques dont le ligne accompagne les gestes, rares d'ailleurs chez tous les acteurs, avec une grande ampleur. Le spectateur s'en réjouit sans pourtant se distraire du texte au point de ne pas l'écouter.

Nulle déclamation, nulle emphase. Un naturel soutenu. Dans le long monologue qu'est, en somme, Bethsabé, Jacques Rastier, dans le rôle de David (il est en même temps metteur en scène et le directeur de la troupe), fait ressortir avec une sobriété de moyens frappante toute l'intensité passionnelle du texte.

Qu'est-ce, en somme, que l'histoire de ce roi qui fait tuer dans un combat le mari de la femme qu'il désire ? Un fait divers. Rendre est élément sensible aux spectateurs, tout en perdant une tenue impeccable, une dignité impériale, cela, c'est du théâtre.

Ajoutons l'utilisation rare, mais toujours juste, du rectoïse.

C'est ainsi que des recherches du théâtre contemporain, Jacques Rastier pare de hauts masques, fortement et strictement stylisés, les compases, les figurants qui, dans l'action, doivent se confondre avec le décor. Le visage des acteurs en est d'autant plus humide, leur expression d'autant plus puissante. On imagine le soulagement que l'on éprouverait si, cette tentative généralisée, les traits mornes de la plupart des figurants étaient masqués. Par exemple, le chœur parlé du « Meurtre dans la cathédrale »

aurait gagné à ne pas être « vu » d'élever de bouches trop identifiées.

Le Cantique des cantiques, dont le texte était dit par deux récitateurs, fut mimé sur la scène par Marceau, élève de Decroux, et une jeune danseuse. Masqués tous les deux. Leurs gestes, par des attitudes déroulées avec une extrême lenteur, exprimaient les moments essentiels du poème.

Nous avons vu à Paris des essais de danse sur des poèmes, mais le mouvement, rapide, tournoyant, le dépassait, débordait. La présence d'un jeune homme en veston déclamant Baudelaire était gênante. Les deux éléments, au lieu de se fondre, se superposaient. « Le Rideau de Feu » nous a donné la solution juste du poème mimé.

Je ne puis m'étendre sur chacun des morceaux de ce spectacle, sur la pittoresque mise en scène des Trois Messes basses qui le terminaient. J'ai voulu seulement faire savoir aux amateurs de théâtre qu'il existe, sous le patronage de l'armée, un groupe de jeunes, mobilisés, qui profitent du fait que les contingences matérielles leur sont épargnées pour faire de leur petite équipe un laboratoire de recherches hardies mises au point avec une rigueur magnétique. Serait-il impossible d'obtenir pour eux l'autorisation de donner à Paris, pendant quelques jours, ce spectacle qui n'a été joué que deux fois ? Je ne crois pas qu'ils le souhaitent, tant leur modestie est grande et tant le plaisir qu'ils ont à travailler se suffit à lui-même. Mais Paris aurait besoin de cette transfusion d'un jeune sang.

Marcelle AUCLAIR.